

Georges E. Sioui
Interview

Pour une autohistoire amérindienne. Essai sur les fondements d'une morale sociale. Georges E. Sioui, les Presses de l'Université Laval, Québec, 1989, 157 p.

Yolande Ricard

Number 80, Winter 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44778ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

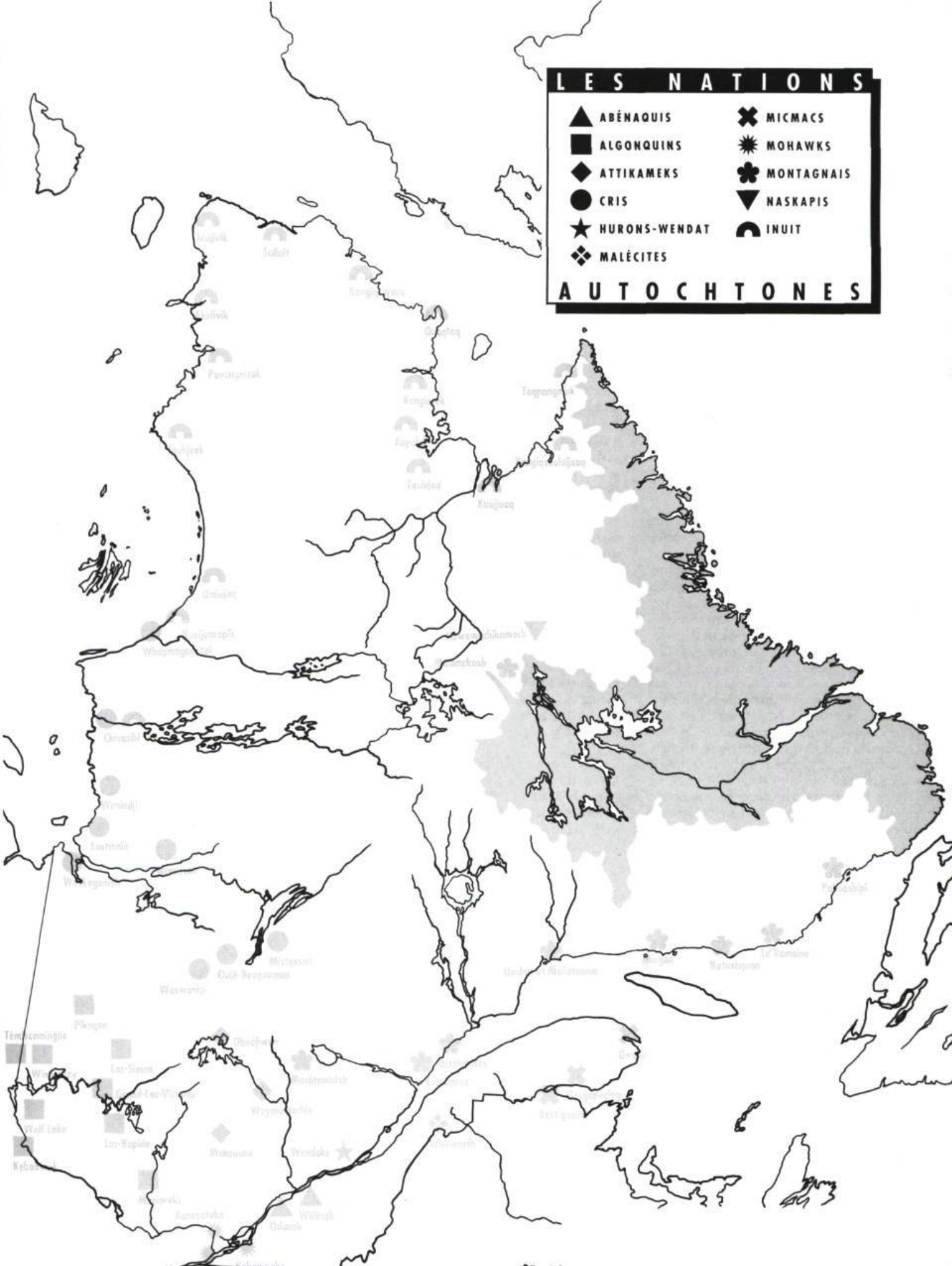
Cite this document

Ricard, Y. (1991). Georges E. Sioui : interview / *Pour une autohistoire amérindienne. Essai sur les fondements d'une morale sociale.* Georges E. Sioui, les Presses de l'Université Laval, Québec, 1989, 157 p. *Québec français*, (80), 76–78.

LES NATIONS

- | | |
|-----------------|--------------|
| ▲ ABÉNAQUIS | ✕ MICMACS |
| ■ ALGONQUINS | ☼ MOHAWKS |
| ◆ ATTIKAMEKS | ♣ MONTAGNAIS |
| ● CRIS | ▼ NASKAPIS |
| ★ HURONS-WENDAT | ◐ INUIT |
| ❖ MALÉCITES | |

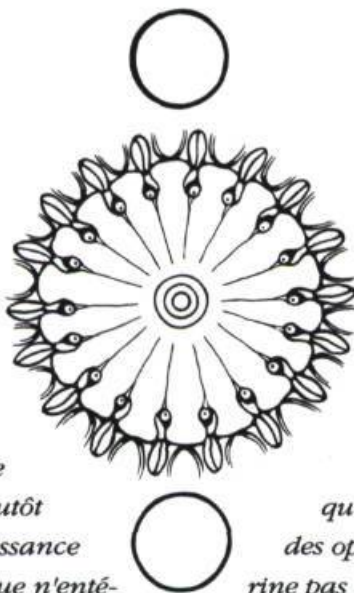
AUTOCHTONES



INTERVIEW

Georges E. SIOUI

En choisissant de donner
tone, Québec français a
Autochtones. À partir
dont les auteurs sont
Yolande Ricard, Ma-
spécialiste des droits
point de vue sur les écrits
Bernard Cleary, deux
Nous souhaitons donc que ce
la question amérindienne plutôt
culpabilité allié à une méconnaissance
tenons à rappeler que notre revue n'enté-
collaborateurs. Au-delà de sa



place à un dossier autoch-
voulu donner voix aux
de deux livres récents
interviewés par
dame Renée Dupuis,
autochtones, donne son
de Georges E. Sioui et
essayistes de l'autochtonie.
dossier favorise l'intelligence de
qu'un vague sentiment "blanc" de
des options en présence. À ce titre, nous
rine pas d'office les points de vue de ses
politique éditoriale générale,
le dialogue n'en est que plus ouvert.

Propos recueillis par
Yolande RICARD

Georges Sioui, qui êtes-vous ?

Je suis un Huron-Wendat traditionnel, marié, père d'un garçon de 4 ans, résidant de la localité amérindienne de Wendaké, à 12 kilomètres au nord de la ville de Québec. Je suis historien de profession. Je prépare présentement une thèse de doctorat sur la civilisation amérindienne du Nord-Est, du 15^e au 18^e siècles, que j'intitule : La civilisation wendate.

J'ai été, dans le passé, par ordre de succession, guide de chasse et de pêche, bûcheron, aide-arpenneur, gardien de ranch de chevaux pur-sang (en Alaska), rédacteur de deux magazines traitant des arts, des cultures et de la philosophie amérindiennes, officier de littérature et des communications au ministère des Affaires indiennes et du nord, à Ottawa et finalement assistant-directeur général du Conseil cri de la santé et des ser-

vices sociaux de la Baie James, de 1980-82. Je n'ai, par ailleurs jamais cessé d'être poète et je compose des chansons sur l'amour, la nature, les enfants...

*Dans le titre de votre livre **Pour une autobistoire amérindienne**, qu'entendez-vous par « autobistoire » ?*

Par le mot « autobistoire », j'ai voulu exprimer l'idée qu'il n'a pas encore existé d'histoire véritable des Amérindiens, puisque l'histoire conventionnelle n'a pas encore inventé de méthode qui permette d'intégrer la vision amérindienne à son discours. Cette incapacité est bien naturelle, puisqu'il incombe en réalité aux Amérindiens de s'expliquer eux-mêmes. Toutefois, très peu d'autochtones ont fait, jusqu'à présent, l'effort d'identifier un terrain où puisse s'effectuer une rencontre de leur vision traditionnelle, transmise surtout par tradition orale, et de l'Histoire telle que conçue par les Euro-Américains. Voilà ce que je considère comme l'originalité de ma tentative. Je me désinté-

resse de tout l'aspect des changements dans la culture matérielle (vêtements, moyen de transport, subsistance, pureté de la race et même langues de communication) et me propose de démontrer la vitalité, l'universalité et l'utilité sociale actuelle et future du système des valeurs essentielles propres aux Amérindiens. J'ai une foi inébranlable en ce système de valeurs. Je dénonce les mythes euro-américains de la disparition de l'amérindien, ainsi que celui de l'évolutionnisme culturel, comme des dangers pour nos sociétés modernes. Je propose, comme valeur de remplacement, l'idée autochtone du Grand Cercle des Relations entre tous les Êtres. De là vient mon sous-titre : « *Essai sur les fondements d'une morale sociale* ».

Pourriez-vous nous expliquer de quelle nation font partie les Hurons-Wendats et quels sont leurs territoires ancestraux ?

En plus de leur part génétique euro-américaine, produite par le métissage avec les Latins et les Anglo-Saxons, les Hurons-

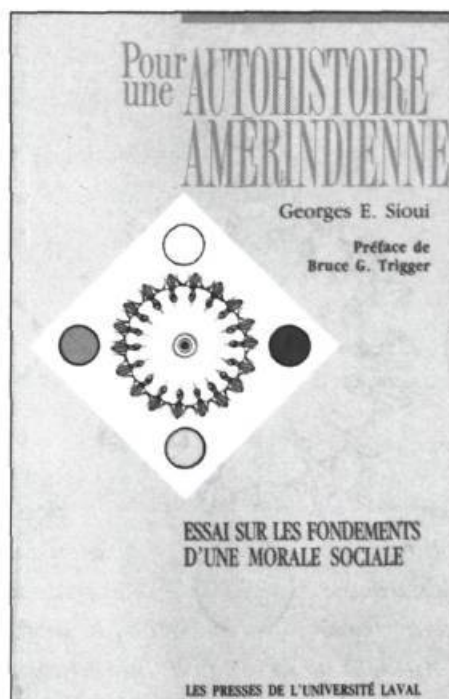
Wendat sont un amalgame de peuples de famille linguistique, wendate-iroquoienne, certains venant originairement de l'Ontario et d'autres de la vallée de la rive nord du Saint-Laurent, du lac Ontario à l'Île-aux-Coudres. Ils se sont également mélangés avec probablement la totalité des peuples algonquins du Nord-Est.

Selon les ententes passées entre eux depuis l'époque de leur dispersion ontarienne (c'est-à-dire 1649-50) et authentifiées par les autorités de la Nouvelle-France dans les années 1820, les territoires ancestraux des Hurons-Wendats de Lorette sont compris entre les rivières Saint-Maurice et Saguenay. J'ai été impliqué dans le procès mettant en présence la Province de Québec et les Frères Sioui, procès qui dura 8 ans et se termina par une reconnaissance de la Cour Suprême du Canada de l'existence de notre droit non cédé sur ces territoires.

Parlez-nous de la conception amérindienne de la vie et de l'être humain.

Pour l'Amérindien traditionnel, la vie est un mystère impénétrable, une chose merveilleuse qui lui est donnée : pouvoir contempler et goûter la terre durant un bref séjour. Toute forme de vie est l'expression de la volonté du Grand-Esprit ; bonne ou dangereuse, simple ou grandiose, chaque manifestation de la vie est essentielle au maintien d'un Ordre merveilleux et virtuellement insaisissable, que l'humain ne peut qu'admirer et tenter de comprendre. L'être humain est aussi, individuellement, une expression unique de la volonté du Grand Être. Chaque homme, chaque femme possède une vision personnelle à comprendre et à exprimer dans sa vie.

Voilà toute la raison et le sens de la quête personnelle d'une vision du monde, pratiquée surtout par les jeunes hommes, à l'aide du jeûne, de la prière et de la méditation. Point de systèmes autoritaires et doctrinaux : chacun possède en soi le pouvoir



de faire de sa vie un succès pour soi et pour autrui. Chacun est un monde, un système, une religion unique et indépendante.

Dans votre livre, vous parlez de deux civilisations : l'une vaincue (l'europpéenne) et l'autre victorieuse (l'amérindienne). Que voulez-vous dire ?

Le seul fait de couper ses racines d'avec sa terre d'origine est en soi une admission que sa civilisation n'est plus adéquate, tant au plan matériel qu'au plan spirituel. Par ailleurs, les Amérindiens n'ont jamais été en aucune façon des surhumains : je dis simplement qu'un ensemble de contraintes, surtout géographiques, en a fait un peuple (je répudie de mot race car je n'en conçois qu'une seule) singulièrement attentif et contem-plateur de la Création et des forces qui font qu'elles marchent si parfaitement.

Au dé-but de l'histoire de leur contact, ces deux civilisations étaient, chacune pour soi, suprê-mement assurées de leur supériorité morale ; aujourd'hui, la vision amérindienne du monde semble offrir à l'humain des solutions beaucoup plus sécurisantes aux problèmes de l'humanité.

Jusqu'à maintenant, les Euro-Américains ont tenté d'assimiler les Amérindiens ; l'heure serait-elle venue d'amérindianiser « l'homme blanc » ?

Les Européens ont d'abord justifié leur « prise de possession » du continent américain par un soi-disant devoir moral de nous christianiser. Lorsque l'impossibilité de réaliser ce plan devint manifeste (les microbes des Européens firent très vite mourir les neuf-dixièmes des gens du Nouveau Monde), on voulut à tout prix nous civiliser, c'est-à-dire nous faire connaître les bienfaits d'une vision « démocratique » de la société. On commence seulement aujourd'hui à comprendre notre manière de voir : pour nous, toutes les catégories ou expressions d'êtres dans l'univers constituent des « démos », des peuples : le peuple des ours, des abeilles, des étoiles, des érables, des âmes, etc.

Tous les êtres ont une intelligence et des droits et l'humain doit communiquer avec eux pour leur exprimer son besoin, sa joie, sa peine, sa solidarité fraternelle. C'est le Grand Cercle de la Vie, auquel l'humain a le privilège d'appartenir. Voilà la vraie et l'unique démocratie qui soit viable. Beaucoup ont dit avant moi qu'il fallait communiquer cette vision à « l'homme blanc ». C'est le « Fais-toi Huron » du Baron de La Hontan (mon cinquième chapitre) ; c'est « la vraie tâche de l'Amérique, celle d'américaniser l'homme blanc », du Juge Félix Cohen ; c'est ce que j'ai nommé : l'américisation du monde, entendons la reconnaissance de notre statut vis-à-vis une Terre-Mère de qui nous dépendons et que nous devons guérir des frontières raciales, nationales, religieuses par lesquelles nous l'avons divisée, mutilée, dépouillée. ●

Pour une autobistoire amérindienne. Essai sur les fondements d'une morale sociale. Georges E. SIOUI, les Presses de l'Université Laval, Québec, 1989, 157 p.